

# MADemoISELLE LA RUINE.



MADEMOISELLE  
**LA RUINE**

PAR

**XAVIER DE MONTÉPIN ET E. GAPENDU.**

**I**

**PARIS, 1856.**

---

**LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.**

# PROLOGUE.

## UNE NUIT DE CARNAVAL.

### I

DES INCONVÉNIENTS ET DES AVANTAGES QUI  
PEUVENT RÉSULTER D'UN CIGARE ÉTEINT UNE  
NUIT DE BAL MASQUÉ.

De toutes les époques de l'année parisienne, la plus gaie, la plus vive, la plus animée, la plus splendide, — comme aussi la plus maussade, la plus insipide, la plus froide, est incontestablement celle qui, commençant au 31 décembre, se termine au Mardi-Gras.

La pluie, la boue, la neige, le vent, les bals, les diners, les soirées, les réunions et les fêtes de toutes espèces se disputent pied à

pied, pendant ce court espace de temps, le terrain de la civilisation.

Les coiffeurs, les couturières, les modistes, les fleuristes, les cochers de fiacre et les portiers resplendissent alors de tout l'éclat de leurs importantes fonctions.

Que de ruses, que de fines intrigues pour arriver à connaître d'avance, afin d'en effacer l'effet, la nuance de telle robe, les ornemens de telle autre qui doivent briller au cercle d'une ambassadrice ou au bal d'un riche banquier de la Chaussée-d'Antin.

Que de caresses, de complimens, de minauderies coquettes prodigués en faveur des Léonards modernes et des Bertins du dix-neuvième siècle pour se faire divulguer les mystères des toilettes commandées et conserver le secret à propos de celles que l'on commande.

On se brouille sérieusement pour une coiffure de Félix, pour un corsage de Victorine, pour une garniture de Batton.

En thèse générale, nous pouvons formuler cette antique maxime qui a été, qui est et qui sera toujours une vérité incontestable, tant que les femmes seront femmes, c'est à dire tant que le monde sera monde, à savoir que sur le parquet d'une salle de bal les femmes n'ont plus d'amies, mais seulement des adversaires qu'il s'agit de vaincre et d'écraser sous l'artillerie incessante des diamans, des dentelles, des œil-

lades, de ces mille coquetteries indescriptibles, obus, grenades et boulets de l'arsenal féminin.

Nous nous étonnons que l'on n'ait pas songé jusqu'ici à dresser une ingénieuse statistique du nombre de polkas dansées, de tendres billets échangés et de gants blancs salis pendant cette heureuse période de fluxions de poitrine, de grippez, de rhumes et autres compagnons inséparables du plaisir.

Bien entendu, et ceci pour rassurer promptement nos charmantes lectrices — qu'à l'égard des tendres billets, nous ne demandons pas un calcul rigoureusement exact.

Que de fraudes prévues par les ordonnances postales et audacieusement menées à bien sous la froideur apparente d'une chaîne anglaise, dans les enlacements lascifs de la valse, dans la fougue entraînant des polkas.

Que de vertus se brisent contre les écueils de l'amour et du plaisir pendant ces trois premiers mois de l'année, où le Paris élégant se couche à six heures du matin et se lève à sept heures du soir.

Que de cœurs, glacés jusqu'alors, s'enflamment tout à coup aux feux innombrables des bougies diaphanes.

Quelle fièvre du plaisir fait bondir le sang dans les artères des femmes, tout en dilatant outre mesure les os maxillaires des maris.

On sort du bal pour monter en voiture, on